

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

31/03/2004

Retour sur l'affaire Sokal (fin)

3. Les *Prodiges et vertiges de l'analogie* de J. Bouveresse

“Une critique peut pourtant être inspirée par une certaine hostilité, le ressentiment ou l'envie, et néanmoins être pertinente, tout comme elle peut aussi ne pas l'être.”

(*Prodiges et vertiges de l'analogie*, p. 145)

Qu'ils l'aient ou non prémédité, Sokal, par sa parodie sinistrement drôle, puis Sokal et Bricmont, par leur livre “sérieux” qui en exploitait à fond les conséquences en vue de porter l'estocade finale contre l'adversaire, l'hydre aux cent têtes de la *French Theory*, avaient ouvert une sorte de boîte de Pandore ; et, de fait, leur initiative a occasionné, qu'ils aient été assésés *pro et contra*, et venus de tous bords, un déferlement de règlements de compte, sombre mêlée d'où l'on peine à voir émerger un discours prenant en compte, sans céder à l'appel de la démesure et de l'hystérie, la réalité des problèmes confusément soulevés, aussitôt gonflés par la rumeur publique et, ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner, détournés par elle de leurs enjeux véritables, pour autant qu'ils en aient eu au départ : dans ces conditions, il est particulièrement difficile d'entreprendre de démêler un peu de vrai du faux en une affaire où les conditions semblaient réunies pour les condamner à rester à jamais indiscernables.

Parmi cette littérature d'assez mauvais aloi, et bonne pour l'essentiel à jeter au panier, on s'étonne de trouver un petit ouvrage signé du nom de Jacques Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie - De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, publié en 1999 aux éditions Raisons d'agir : celles-ci, rappelons le, s'étaient spécialisées, sous la caution de Pierre Bourdieu, dans la diffusion de virulents opuscules militants destinés à porter politiquement des “contre-feux” (c'est précisément le titre choisi par Bourdieu pour l'un de ses ouvrages parus dans ce cadre) aux grandes “impostures” de l'époque, comme le règne incontrôlé de la communication et des médias, la diffusion de l'idéologie du libéralisme, et, pourquoi pas ?, le postmodernisme pris pour cible par Sokal et Bricmont, dont la démarche se trouvait ainsi relayée par l'intervention croisée des sciences sociales et de la philosophie analytique, représentées on ne peut plus es qualités, avec, en sous-main, le label d'une institution aussi prestigieuse que le Collège de France. Ce petit ouvrage, qui n'ajoute rien de notable à sa gloire et qu'il aurait pu se dispenser d'écrire, s'inscrit dans la postérité des deux livres de polémique que Bouveresse avait fait paraître en 1984 aux éditions de MInuit, *Le philosophe chez les autophages* et *Rationalité et cynisme*, qui, sur un ton qui mimait péniblement la sérénité et sur fond manifeste de ressentiment, mêlaient argumentation et dérision, et au besoin invective, dans la veine des penseurs atrabilaires à la Schopenhauer ou à la Clément Rosset, voire à la Jean-François Revel, pour les citer par ordre de mérite très décroissant ; avant Ferry et Renaut, quoique dans un esprit tout différent, et en tout cas plus subtilement, ces deux livres s'attaquaient déjà aux ravages de “la pensée soixante-huit”, en perte de vitesse à l'époque à la suite des coups que lui avaient portés les “nouveaux philosophes”, pensée dans laquelle Bouveresse diagnostiquait un défi à la

rationalité et à l'esprit véritable de la philosophie, dont il se faisait un devoir, en preux chevalier, d'assumer solennellement, et contre tous, la défense : alors que les nouveaux philosophes trouvaient la pensée soixante-huit encore trop rationnelle, et par là potentiellement coupable de dérives totalitaires, Bouveresse estimait qu'elle ne l'était pas assez.

Il serait difficile d'ignorer une telle démarche, qui fait passer au premier plan de ses motivations déclarées une conception entre toutes exigeante de la pratique de la philosophie, sur laquelle Bouveresse s'est complètement expliqué par ailleurs, avec une précision et une hauteur de vues incontestables, dans sa leçon inaugurale au Collège de France dont une version amplifiée a été publiée en 1996 aux éditions de l'Eclat sous le titre *La demande philosophique (Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?)* ; cette conception, on ne voit pas comment on pourrait omettre de la prendre en considération, non seulement en raison de l'autorité dont dispose celui qui l'assume, quand il le veut bien, avec un maximum de force et de clarté, mais parce qu'elle soulève des problèmes qui sont au coeur des débats actuels concernant la pratique de la philosophie, et en particulier le débat qui, depuis déjà un certain temps, oppose *continental* et *non continental philosophy*. C'est pourquoi il vaut la peine de regarder d'un peu près comment s'y prend Bouveresse, dans ses *Prodiges et vertiges de l'analogie*, pour tirer ses propres leçons de l'affaire Sokal, d'une manière qui est également révélatrice de certains attendus de sa propre position philosophique.

Dans l'Avant-Propos de son pamphlet, Bouveresse en présente la démarche de la façon suivante :

“Je n'ai pas essayé, dans ce qui suit, de discuter le genre de philosophie des sciences que défendent, implicitement ou explicitement, Sokal et Bricmont ou l'idée qu'ils se font des relations qui peuvent exister entre les sciences, la philosophie et la littérature. Je ne suis pas forcément d'accord avec eux sur les questions de cette sorte. Mais ils pourraient être (sic) positivistes ou aussi hostiles à la philosophie et à la culture littéraire en général qu'on les en a accusés et même l'être encore plus, sans que cela rende, à mon avis, plus défendables les textes et les procédés qu'ils dénoncent.” (p. 12)

On est surpris de trouver sous la plume d'un auteur qui déclare haut et fort cultiver le parler net et la clarté une formule aussi jésuitique en apparence que celle-ci : “Je ne suis pas forcément d'accord avec eux sur les questions de cette sorte”, qui laisse entendre qu'il n'est en réalité pas du tout d'accord, et en tout cas se refuse à assumer les tenants et les aboutissants de positions avec lesquelles il pourrait ne pas être d'accord, mais sans éprouver la nécessité de s'attarder sur ce point, qu'il paraît de ce fait considérer comme secondaire. Rappelons qu'on a ici adopté, en vue d'apprécier le contenu des *Impostures intellectuelles*, le parti inverse : car, contrairement à ce que soutient Bouveresse, on ne voit pas comment il serait permis, sans contradiction, de dissocier les attaques insidieuses initiées par la parodie des explications “sérieuses” concernant l'esprit de la science qui sont venues ensuite les étayer, explications qui, prises à la lettre, sont, nous l'avons vu, assez dérisoires, comme Bouveresse en convient lui-même implicitement en s'épargnant la peine d'en parler, ce qui est une manière détournée d'admettre que les positions défendues par Bricmont et Sokal sont prises en elles-mêmes indéfendables. Il n'est pas besoin d'être très avancé dans l'étude de la logique ou des mathématiques pour avoir des difficultés à comprendre comment on peut se déclarer d'accord avec des gens avec qui on n'est en réalité pas d'accord, attitude sans doute très répandue en politique, où cela s'appelle passer des alliances de convenance, mais à laquelle il est cependant difficile d'assigner des bases et des cautions scientifiques

Ce point mérite qu'on s'y arrête, car il pourrait mettre sur la voie de l'un des principaux enjeux du débat qui nous intéresse. Ceux que rassemble la nébuleuse

composite désignée par le terme “philosophie analytique”, qui sont loin d’être d’accord entre eux sur tout, ont au moins ce trait commun, qui cimente leur entente : ils sont à peu près unanimes à répudier l’attitude “holiste” en philosophie, dont ils dénoncent l’arrogance à laquelle ils opposent leur propre humilité de principe, ce qui revient de leur part à adopter un profil assez étrange de modestie ostentatoire. Au point de vue de cette attitude holiste, pour en résumer très sommairement l’esprit supposé, “tout est lié”, “tout se tient”, ce qui signifie entre autres que, dans l’ensemble des thèses soutenues par un philosophe quel qu’il soit, il n’est pas permis d’isoler des positions portant sur des points particuliers, parce que ces positions prennent place dans des ensembles discursifs complexes, par exemple des textes, où elles sont indissociables les unes des autres : d’où la nécessité, pour apprécier la portée et la valeur d’un énoncé, de le replacer dans son contexte en dehors duquel il est privé de son sens véritable. Si on admet cette caractérisation, considérer que la dénonciation des erreurs du postmodernisme menée par Sokal et Bricmont est solidaire de leur épistémologie inductiviste appuyée sur le paradigme de l’enquête policière, à laquelle elle est effectivement “reliée” sous la couverture du même ouvrage dont on peut attendre, en raison des hommages répétés qu’il adresse à l’esprit de la science, qu’il se soumette à une exigence minimale de cohérence, c’est être “holiste”. Au contraire, le philosophe qui pratique une méthode d’inspiration analytique, revenant au sens premier du terme analyse qui signifie “décomposition”, prescrira que la discussion en philosophie soit concentrée, hors de tout esprit de système, sur l’examen de “problèmes” ayant valeur séparément et non susceptibles d’être globalisés ou recontextualisés, sous peine d’être vidés de leur teneur spécifique : c’est la raison pour laquelle il serait parfaitement loisible, dans une perspective “analytique” ainsi définie, de ne retenir des *Impostures intellectuelles* que les aspects critiques ponctuels que comporte cet ouvrage, qu’on considère comme parfaitement justifiés en eux-mêmes, en laissant tomber tout le reste, et en particulier les laborieuses considérations rangées dans la table des matières de ce livre sous la rubrique “Intermezzo”, qui peuvent très bien n’être que des élucubrations privées de valeur rationnelle, sans que cela affecte en rien le bien-fondé de la polémique menée par ailleurs sur des points très précis, polémique qui permet d’épingler tel ou tel membre de la *french connection*, lorsqu’il est pris en flagrant délit d’imposture parce qu’il vaticine sur des choses qu’il ne connaît manifestement pas, comme l’axiome du choix (Kristeva), le théorème de Gödel (Debray) ou la théorie de la relativité (Latour). Si on se place à ce dernier point de vue, une remarque comme celle que fait Bouveresse, “Je ne suis pas forcément d’accord avec eux sur les questions de cette sorte”, cesse d’étonner, car elle ne semble rien faire d’autre finalement que s’aligner sur une des règles de la méthode cartésienne, qui veut que les difficultés soient traitées une à une, donc séparément, dans un esprit qui fait prévaloir l’analyse sur la synthèse.

Cette attitude serait après tout admissible dans son principe, sous condition cependant d’être rigoureusement tenue jusqu’au bout dans sa mise en oeuvre. Le problème est que Sokal et Bricmont ne sont pas moins “holistes” à leur manière que ceux qu’ils combattent, et même ils le sont peut-être encore plus, quoique de façon masquée, et sans doute inconsciente, ce qui aggrave leur cas : en effet, lorsqu’ils prennent Lacan ou Deleuze en faute sur tel ou tel point de mathématiques où, emportés par leur élan spéculatif, ceux-ci se seraient, c’est fort possible, imprudemment avancés sans disposer des compétences réelles qui auraient été nécessaires pour assurer une réelle consistance à leurs propos, à l’endroit précis où ceux-ci prennent place, ils laissent entendre que les mêmes Lacan et Deleuze pourraient être tout aussi incompetents s’agissant des autres points sur lesquels ils se sont exprimés en d’autres endroits, et que leurs erreurs ponctuelles sont en réalité les symptômes d’un mal généralisé, qui infecte l’ensemble de leur démarche, ainsi disqualifiée en bloc sans qu’il

ait été besoin d'examiner plus avant ce qu'effectivement ils soutiennent sur les autres points que ceux directement incriminés : ce qui revient à retourner le soupçon contre les philosophes dits du soupçon, tactique qui peut être considérée comme étant de bonne guerre, - et d'ailleurs ça a marché ! -, avec cet inconvénient cependant qu'elle réhabilite dans les faits la perspective "holiste" qu'elle prétend combattre en théorie. Or, lorsque, au nom des exigences de la rigueur méthodologique, on récuse la synthèse condamnée en raison de ses dérives totalisantes et, pourquoi pas ?, totalitaires, a-t-on le droit de pratiquer l'amalgame qui, sous une forme hypocrite, ce qui n'améliore pas les choses, dérive de la même tendance à considérer que "tout est dans tout et réciproquement" ?

Avec prudence et sagesse, Bouveresse remarque à ce propos :

"La question de savoir jusqu'à quel point les critiques formulées par Sokal et Bricmont s'appliquent aussi au reste de l'oeuvre des auteurs concernés est évidemment beaucoup plus délicate. Sokal et Bricmont n'y répondent pas vraiment..." (p. 13)

Ce qui revient à nouveau à se désolidariser de leur démarche dans ce qu'elle comporte de manifestement peu défendable d'un point de vue rationnel conséquent, qui nécessite que, avant de prendre position, on ait examiné tous les aspects de la question point par point, au lieu de se contenter de suggérer que la partie vaut pour le tout, et que quelqu'un qui a dit une fois une bêtise devrait être définitivement privé du droit à la parole, ou du moins suspecté, à chaque fois qu'il la prend, d'être enclin à dire n'importe quoi et à parler à tort et à travers.

Toutefois Bouveresse ne s'arrête pas là, et il poursuit :

"Je pense, comme on le verra, que le soupçon qu'ils formulent pourrait être confirmé de bien des façons, mais il faudrait sûrement des développements encore plus longs et plus compliqués pour le montrer... Montrer de façon précise *en quoi* chacun des passages qui peuvent sembler philosophiquement fautifs est effectivement fautif serait une entreprise proprement interminable..." (id.)

Là est en effet la difficulté sur laquelle bute une démarche analytique : qu'est-ce qui garantit que le processus de décomposition qu'elle enclenche va trouver son terme ? C'est pour résoudre cette difficulté que Descartes avait introduit la notion hautement problématique de "natures simples", qui permet d'arrêter le mouvement de l'analyse en lui conférant définitivement, ou peut-être conventionnellement, un ancrage. Mais, au point de vue que Bouveresse partage sans états d'âme avec Sokal et Bricmont, les méfaits dont s'est rendue coupable la *french connection* sont si nombreux, et si subtilement alambiqués et intriqués qu'il serait impossible d'en détailler la traque sans prendre le risque de la rendre interminable, ce qui l'exposerait à échouer : d'où la nécessité de s'en tenir pour des raisons purement pragmatiques de commodité à l'attitude du soupçon, avec la sereine conviction que celui-ci "pourrait être confirmé de bien des façons", assurance qui est censée suffire pour faire taire ceux que cet argument ne contenterait pas, tout simplement parce qu'il ne satisfait pas aux règles élémentaires à la fois de la convenance et de la logique. Pourtant, à ceux qui, sans s'embarrasser de cette dernière objection, s'autorisent ce type de soupçon on rétorquera qu'on ne peut avoir à la fois le beurre et l'argent du beurre, refuser le holisme chez les autres et s'en accommoder pour soi-même lorsque cela arrange, en se réclamant dans les deux cas du même sens commun, alors que celui-ci devrait en principe prémunir contre un genre de complaisance qui amène à pratiquer cette chose parfaitement haïssable, et non moins indéfendable d'un point de vue rationnel, qu'est le procès d'intention.

Bouveresse se rend-il coupable de ce type de dérive ? Pour le savoir, il faut suivre d'un peu près le détail de sa démarche, ce que, dans *Prodiges et vertiges de l'analogie*, lui-même se dispense allégrement de faire à propos de la plupart de ceux

dont il dénonce à la cantonnade les errements. Celle-ci l'amène apparemment à faire une part juste des choses, puisqu'il écrit :

“Combattre des erreurs est une chose, combattre un style de pensée qui a réussi à ce point de vue à s'imposer comme exemplaire et même à s'identifier à la pensée elle-même en est une autre.” (p. 40)

Et on ne peut qu'être d'accord avec cette remarque de bon sens, qui, apparemment, devrait amener à conclure qu'il est injustifié d'inférer de la dénonciation d'erreurs particulières à l'invalidation globale d'un type de démarche intellectuelle rangée sous la rubrique confuse de la “post-modernité”, rubrique reprise d'ailleurs telle quelle à l'adversaire alors qu'elle devrait normalement faire l'objet d'un examen critique un peu sérieux avant d'être utilisée et retournée contre ses inventeurs, qui ont effectivement été plutôt mal inspirés en la proposant.

Cependant, ce n'est pas vers ce genre de conclusion que se dirige Bouveresse, du moins en pratique, puisqu'il écrit par ailleurs :

“En dépit de tout ce qui a été écrit sur ce point, je ne crois pas qu'il soit sérieux d'objecter qu'il s'agit ici simplement d'erreurs ponctuelles qui ne compromettent en aucune façon le sérieux et la solidité du reste.” (p. 29)

Et :

“Lorsqu'on se permet des approximations du genre de celles dont il est question dans le livre de Sokal et Bricmont sur des questions qui peuvent être tranchées de façon tout à fait précise, mieux vaut ne pas se demander ce qu'il advient dans le cas des questions où il faudrait justement s'imposer un effort spécial pour atteindre le maximum de précision qui est encore compatible avec la nature du sujet.” (p. 33)

Ce qui conduit à poser la question : est-ce soi-même pratiquer un effort, on ne dira même pas maximum mais minimum, de précision que de s'autoriser à construire une phrase à partir d'une locution comme “mieux vaut ne pas se demander ce qu'il advient”, alors que le mieux, et en tout cas le plus sérieux, serait justement de se le demander, et de l'examiner dans le cadre d'une authentique discussion portant sur des points précisément délimités, au lieu de s'arroger, en sentencieux donneur de leçons, le droit de suggérer chez ceux qu'on combat une irrépressible tentation de fauter qui s'apparente généralement à une sorte de péché originel affectant en bloc tous les comportements de ceux qui en sont potentiellement porteurs ? Que dirait Wittgenstein, lui-même si attentif aux manières de parler et aux problèmes qu'elles soulèvent obscurément, au sujet d'un énoncé construit autour de la locution “mieux vaut ne pas se demander ce qu'il advient” ? Un tel énoncé satisfait-il réellement aux exigences de la rigueur et de la clarté logiques ? Quelqu'un qui se permet de composer une phrase de ce genre n'est-il pas en proie à une grave maladie philosophique pour laquelle est urgent de trouver un traitement approprié ?

Donc, bien que cela ne soit pas dit nettement, mais seulement avoué de façon indirecte au détour de phrases comme celle qui vient d'être commentée, Bouveresse, sans réserve, suit jusqu'au bout Sokal et Bricmont dans leur entreprise de déstabilisation de ce qu'il appelle lui-même un “style de pensée”, alors qu'il sait pertinemment que cette entreprise est menée au nom d'une idée de la rigueur scientifique tellement sommaire qu'elle est indéfendable, ce qui ne paraît pas le déranger outre mesure, et ce dont il les absout sans aucune difficulté, faisant alors une croix sur l'intransigeance qu'il pratique à l'encontre de ceux dont il tourne en dérision les positions. C'est ce qui l'autorise à écrire, par exemple :

“On peut très bien, me semble-t-il, n'avoir aucune idée arrêtée et aucune suggestion précise à faire sur ce qui distingue la méthodologie de la philosophie ou celle des sciences dites “molles” de celles des sciences dites “dures”, sans que pour autant les abus contre lesquels protestent Sokal et Bricmont deviennent moins flagrants ou plus admissibles.” (p. 114)

Ce qu'on peut interpréter ainsi : les idées qu'on est susceptible d'avoir à ce sujet ne jouent en réalité aucun rôle dans la critique qu'on fait d'erreurs qui mettent en jeu tout un "style de pensée" marqué par une propension irréprouvable, voire même un penchant déclaré à l'erreur, et dont il est vital de stopper la propagation maligne. Ce qui fait problème, cependant, c'est que ces erreurs, qui peuvent parfaitement être de réelles erreurs, comme telles condamnables, ou plutôt rectifiables, - car, si on maintient la distinction entre faute et erreur, la morale n'a certainement rien à faire ici, forment ensemble un "style de pensée" unifié pouvant être diagnostiqué et attaqué en bloc, point que Bouveresse, à la suite de Sokal et Bricmont, et même en renchérissant sur leur propos, paraît admettre sans justification.

Cette notion de "style de pensée", qui désigne l'adversaire véritable visé par la critique de Bouveresse, ouvre d'ailleurs la voie à une globalisation des problèmes qui va plus loin encore dans la complaisance aux tentations holistiques dont elle étend le champ d'application de façon tendanciellement illimitée. En effet, ce "style de pensée" n'est pas seulement celui d'un auteur, Deleuze ou Lacan, pris sur le fait et la main dans le sac en flagrant délit d'imposture intellectuelle sur telle question précise, ce qui suffit, nous dit-on, pour jeter la suspicion sur l'ensemble de sa production intellectuelle, mais, davantage encore, c'est en réalité celui propre à toute une époque et à tout un courant ou tendance dominants de l'histoire intellectuelle française contemporaine, où la faute, on ne parle plus ici d'erreur, commise par l'un rejaillit sur tous les autres et sur leur postérité, comme dans la Bible. De cette dérive constitue un parfait témoignage la "démonstration" conduite dans les deuxième et troisième chapitre de *Prodiges et vertiges de l'analogie*, qu'il faut suivre de près pour en saisir les mécanismes très particuliers.

Bouveresse commence par y prendre pour cible principale Régis Debray, le principal auteur dont il discute attentivement les positions dans son livre, et la tentative opérée par celui-ci en vue d'étendre le champ d'application du théorème d'incomplétude de Gödel de l'étude des systèmes formels et des procédures de démonstration auxquelles celle-ci donne lieu, qui constituent l'objet propre du raisonnement de Gödel, à d'autres "systèmes", comme par exemple les systèmes sociaux, en vue de parvenir à la conclusion que, dans ces derniers, tout n'est pas non plus "démonstrable", ce qui laisse place à d'autres types de convictions, comme celles professées par le sentiment religieux, qui renvoient à ce que ces systèmes comportent en eux-mêmes, dans leur ordre propre, d'indémonstrable. Cette thèse est par exemple développée par Debray dans le passage suivant de ses *Manifestes médiologiques* (cité par Bouveresse p. 88) :

"Aucun ensemble de relations n'est relatif à lui-même ou alors ce n'est plus un ensemble. Un système ne peut se clore à l'aide des seuls éléments intérieurs au système. La fermeture d'un champ ne peut donc procéder que contradictoirement, par ouverture à un élément extérieur à ce même champ. Cet élément pourra être tour à tour héros fondateur, mythe d'origine, Ecriture Sainte, Constitution ou Testament - ce sera toujours le sacré de ce groupe, son point fixe, son trou fondateur : ce qu'il a perdu au départ et doit se redonner sans cesse, symboliquement, pour se reconstituer comme groupe."

Bouveresse n'a aucune peine à établir de façon convaincante, on lui en donne acte sans hésiter, que cette extension est indéfendable, et que Debray, en présentant sa conception du social comme étant inspirée par le théorème de Gödel, ce qui constitue un point fort de sa démarche sur lequel il n'a cessé de revenir, et non un simple accident de parcours auquel il n'y aurait pas lieu de faire un sort particulier, a prétendu conférer à cette conception une allure et une autorité empruntées à la science dans ses formes les

plus dures qui mettent en avant le thème de la démonstrabilité, ce qui est un abus, car cette extension ne peut se réclamer d'aucune forme de légitimité.

Mais il faut aller plus loin, car, s'il y a ici abus, celui-ci ne porte pas seulement sur la teneur exacte du théorème de Gödel, transformé en gadget ou condiment théorique dont on s'autorise à se servir sans précautions particulières et sans modération, mais, avant tout, sur la signification et les conditions d'utilisation du concept même de "système", concept dont Debray fait un usage particulièrement faible, en tout cas fort vague, ce qui le ramène sur le plan commodément accueillant d'une notion qu'on peut mettre à toutes les sauces et dans laquelle on peut, sans aucune rigueur, faire rentrer à peu près n'importe quel contenu, par exemple en mettant sur un même plan système formel et système social, comme si les raisonnements développés à propos du premier type de système valaient automatiquement pour l'autre, et comme si la notion de "système social" ne faisait pas en elle-même problème. Il est manifeste, il l'a d'ailleurs lui-même admis, que Debray est incompetent s'agissant du théorème de Gödel et de sa portée exacte : mais on peut aussi s'interroger sur ce qu'il affirme au sujet des "systèmes sociaux" et du type de transcendance religieuse auxquels ceux-ci font place, dont il propose une caractérisation tellement générale et imprécise qu'elle devient vide de toute signification objective rationnellement assignable, défaut qu'est justement censée corriger la référence au théorème de Gödel, référence qui se révèle à l'examen inappropriée et dont le manque de pertinence signale en réalité un vice fondamental de la pensée.

Ce n'est donc pas la philosophie logique ou mathématique de Debray qui est incriminable, puisque tout simplement elle est inexistante, mais c'est avant tout sa philosophie sociale. Ce point, que Bouveresse passe sous silence dans le deuxième chapitre de son livre, est néanmoins abordé par lui plus loin, dans le cinquième chapitre où il écrit :

"Dire qu'un système comme celui de l'arithmétique "repose" sur sa non-contradiction, qu'il ne peut cependant démontrer, en un sens comparable à celui auquel un système social repose sur la proposition "extérieure" qui le transcende et qui, d'après Debray, est indispensable pour le fonder, serait pour le moins étrange... Il est peu probable que "fonder" un système social et, pour lui s'"auto-fonder" puisse vouloir dire la même chose que démontrer simplement sa non-contradiction. Là aussi, du reste, si l'on croit pouvoir rapprocher le problème de la "consistance" ou de la cohérence d'un système social de celui de la consistance (la non-contradiction) d'un système formel, on ne fait en réalité que jouer sur les mots." (p. 82)

On ne peut qu'être d'accord avec une telle analyse : appliquer sans ménagement la notion de non-contradiction, et les usages qui peuvent en être faits en logique, à l'étude des systèmes sociaux en vue d'en apprécier la "consistance" ou la "non-consistance", termes qui sont alors dépouillés de la plus grande partie de leur signification, est une aberration, davantage encore qu'une imposture, car Debray est sans doute de bonne foi, mais c'est loin d'être pour lui une excuse, en estimant qu'il peut impunément se payer le luxe de procéder à un tel court-circuit théorique dont la fragilité est évidente si on porte quelque attention au contenu des problèmes qui sont ici en jeu.

Mais Bouveresse ne s'en tient pas là, car, en s'attaquant à l'erreur ponctuelle commise par Debray à propos du théorème de Gödel, dont il n'a pas pris la peine d'examiner de près la signification avant de le faire servir à des fins pour lesquelles il n'est manifestement pas fait, il voit beaucoup plus loin, et vise en fait tout un "style de pensée" dont Debray est censé, sur la base de son erreur ponctuelle, être le représentant : et c'est là que nous retrouvons, à un autre niveau, et sous sa forme la plus contestable, un certain holisme. Si on suit Bouveresse, Debray n'a pas seulement commis un

inadmissible abus de pouvoir en extrayant le théorème de Gödel, sur lequel il n'a que des vues très superficielles, de son contexte qui est celui de la logique des systèmes formels, pour l'appliquer aux systèmes sociaux, se rendant ainsi coupable d'une grave confusion au sujet de la notion de système, confusion qui fait le fond du problème ; mais, et c'est là que Bouveresse veut en venir; il a, intentionnellement ou à son insu, cédé, ce faisant, aux dérives propres à une manière de penser globale, aujourd'hui dominante en France, qui a mis le confusionnisme au poste de commandement, et par laquelle il est loin d'être le seul à avoir été contaminé.

C'est ce dont on a la révélation en abordant la lecture du troisième chapitre de *Prodiges et vertiges de l'analogie*, où, sans transition, car il s'agit en fait de la même chose, du même "style de pensée", Bouveresse passe de la critique de Debray à celle de Derrida, rangé aux côtés du précédent dans la cohorte indistincte que désigne la vague formule "les penseurs dont nous parlons" (p. 44), qui sont apparemment les mêmes que ceux auxquels s'en étaient pris Sokal et Bricmont, et qui sont les philosophes manquant de sérieux au sens où Bouveresse l'entend. Parti de la critique de l'erreur de fait commise au sujet du théorème de Gödel, Bouveresse opère alors un glissement qui le conduit à mettre en cause la "théorie déconstructionniste" (p. 44), défendue par "Derrida et les déconstructeurs" (p. 45). Cette mise en cause est formulée avec gravité, sur le ton d'un surveillant général qui sermonne un élève, ce qui, remarquons le au passage, manifeste le peu de respect que Bouveresse porte à ceux qu'il prend pour cibles de sa critique :

"Je ne crois pas que l'on puisse exempter Derrida de toute responsabilité dans la confusion qui a été systématiquement exploitée par les déconstructeurs, entre deux formes d'indécidabilité qui n'ont pas grand chose de plus en commun que le nom." (p. 45)

Ces deux formes, explique ensuite Bouveresse, sont celles de l'indécidabilité de signification, qui concerne les énoncés considérés dans leur rapport général au langage, et de l'indécidabilité de la vérité, qui concerne les systèmes formel, et qui est celle mise au jour par Gödel, distinction parfaitement claire qui ne prête pas à discussion. Dans ces deux cas, on utilise le même mot, "indécidabilité", pour désigner des choses qui sont en réalité très différentes et n'ont aucun rapport entre elles, puisque dans un cas l'indécidabilité porte sur la possibilité d'accéder à une vérité, alors que dans l'autre cas, qui est celui traité par Gödel, elle ne remet nullement en cause l'existence de la vérité qui n'est pas affectée par son indécidabilité, celle-ci ne présentant pas alors un caractère absolu. Comment en est-on venu à opérer ce type de confusion ? En se livrant à une "performance intellectuelle", comme il l'appelle, dont Bouveresse fournit la description suivante :

"L'usage que l'on fait ou, en tout cas, peut faire de concepts et de mots comme "incomplétude" ou "indécidabilité" à propos de choses à première vue aussi différentes que celles dont il s'agit doit nécessairement s'expliquer par une propriété qui leur est commune à toutes et qui est peut-être simplement dissimulée à une grande profondeur. Si elle n'apparaît pas au premier coup d'oeil, c'est justement à la philosophie qu'il incombe de la mettre au jour. Et c'est, sauf erreur, exactement ce que fait Debray, lorsqu'il croit découvrir une propriété "profonde" qui est commune à l'incomplétude dans les systèmes logiques et à celle des systèmes sociaux et politiques." (p. 47)

Nous sommes donc renvoyés de la confusion dont la responsabilité vient d'être imputée à Derrida et à l'influence néfaste qu'il a exercée sur la cohorte indistincte des déconstructeurs à l'erreur commise par Debray. Debray, Derrida même combat ! Et ceci alors même que ces deux auteurs qui n'ont en commun que d'être à peu près contemporains, et d'être tous deux d'expression française, ne sont d'accord pratiquement sur rien, et défendent sur la plupart des sujets des positions on ne peut

plus éloignées, ce qui devrait en principe interdire de les réunir dans la même condamnation, du moins si on prête quelque attention au contenu de leurs propos. C'est pourtant ce que se permet le polémiste qui a revêtu l'armure de l'archange terrassant le dragon, avec pour seul argument à l'appui que, si des auteurs aussi différents que Debray et Derrida s'opposent effectivement sur le plan du contenu des questions qu'ils abordent, ils n'en sont pas moins apparentés sur celui de la forme ou du "style de pensée" qui constitue la marque de fabrique de toutes leurs interventions théoriques, et qui est caractérisé par le même confusionnisme pernicieux et malin. Bouveresse ne cesse par ailleurs de se lamenter sur le fait que, dans la plupart des discussions qui ont lieu actuellement, le contenu des questions en jeu est, de façon démagogique, mis entre parenthèses au bénéfice de pures considérations rhétoriques de forme : mais il ne se prive pas de faire de même lorsque, emporté par l'élan rageur de la polémique, il croit pouvoir impunément faire flèche de tout bois en vue de prendre l'avantage sur l'adversaire.

Derrida se serait-il rendu coupable d'une exploitation abusive du théorème de Gödel ? Bouveresse reconnaît honnêtement que non, et va jusqu'à concéder du bout des lèvres que

"Derrida semble pour sa part, au moins à certains moments, être tout à fait conscient de la différence qui existe entre l'indécidabilité formelle et les autres espèces d'indécidabilité, par exemple lorsqu'il distingue entre l'indécidable qui appartient encore à l'ordre du calcul et un autre, plus fondamental, et qu' "aucun calcul ne saurait anticiper". Mais, si cet indécidable n'appartient plus à l'ordre du calcul, il est impossible d'utiliser le théorème de Gödel pour en parler, puisque celui-ci dépend entièrement de l'existence d'un système formel." (p. 48)

Ici, on ne suit plus très bien. Derrida aurait-il collaboré aux entreprises de Debray ? Si c'est le cas, aucune référence précise ne vient étayer cette accusation ; et si une telle référence est absente, c'est sans doute parce que, dans l'oeuvre il est vrai extrêmement abondante de Derrida dont peu de personnes peuvent prétendre maîtriser la totalité, elle serait introuvable. Mais cette preuve, Bouveresse n'a pas besoin de la fournir : il lui a suffi en effet d'établir que l'erreur en question a bien été commise par Debray ; et comme la démarche de Debray et celle des déconstructeurs relèvent formellement du même "style de pensée", qui est fondamentalement confusionniste dans son esprit global, il est clair que la faute commise par Debray est par là même aussi imputable à Derrida, qui aurait pu la commettre, de la même façon que, la chose a également été "prouvée" !, Saddam Hussein aurait pu détenir des armes de destruction massive. C.Q.F.D.

On croit rêver. Comment peut-on se permettre de reprocher à des gens de procéder à des comparaisons hasardeuses qui les conduisent à déceler de soi-disant propriétés communes cachées entre des choses qui n'ont en réalité aucun rapport, reproche qui peut tout à fait se justifier, et soi-même se livrer à des rapprochements discutables entre des activités théoriques qui n'ont rien à voir entre elles, mais dont on soupçonne qu'à l'arrière-plan, donc en profondeur, elles sont infectées par le même déni des saines valeurs de la rationalité définissant négativement un style de pensée, valeurs au nom desquelles on vient les condamner ? Comment ce qui n'est pas logique chez les uns pourrait-il le devenir dans les mains du critique animé par le souci d'en finir avec un "style de pensée" qui n'a d'autre réalité que celle que lui prête son imagination enfiévrée, sinon par le coup de baguette magique qui transmue mystérieusement le vice en vertu ? Précisons : peut-être serait-il possible, en se livrant au type d'enquête mené par Sokal lorsqu'il a préparé sa parodie, - il avait vraiment beaucoup de temps à perdre - , de trouver chez des auteurs, et en particulier chez des auteurs américains se réclamant de Derrida, des textes dans lesquels, sous leur propre responsabilité, ils se sont permis

d'effectuer la jonction entre les thèses de Derrida sur l'indécidabilité de signification et les leçons du théorème de Gödel qui concernent un tout autre type d'indécidabilité; et il est même très vraisemblable que de tels textes existent et ne seraient pas difficiles à trouver. Mais il n'y a pas là de quoi fouetter un chat : en effet, qu'est-ce que cela prouverait, sinon que Derrida ne contrôle pas entièrement les effets que produisent sur ses lecteurs ses écrits, ce qui est en effet fort probable ? Mais, laisser entendre à partir de là que Derrida n'a après tout que les lecteurs qu'il mérite, et qu'il porte lui-même la responsabilité des dérives dont ils se sont rendus, eux, coupables, c'est quand même s'avancer beaucoup, en n'ayant d'autre argument à l'appui qu'une devise de sens commun du type "tels pères, tels fils", dont la consistance logique laisse quelque peu à désirer, même si, par exemple, on cherche à la consolider en ayant recours à la théorie de l'héritage développée par Bourdieu. Et c'est finalement reproduire à un autre niveau la démarche d'un Paul Bourget auteur du *Disciple*, qui accuse un philosophe, Taine pour ne pas le nommer, du crime commis en son nom par un de ses disciples, thème repris par Hitchcock dans un de ses films les plus étonnants, *La corde*. En suivant ce même mouvement de pensée, on pourrait être amené à soutenir que Sokal et Bricmont n'ont eux aussi que les sectateurs qu'ils méritent, au nombre desquels un Bouveresse dont les écrits sur Wittgenstein et les recherches philosophiques personnelles seraient, pour cette raison, du plus faible intérêt, alors qu'il s'agit en réalité de contributions originales qui comptent, il faut le reconnaître pleinement et le dire hautement, parmi les plus importantes de la production philosophique de langue française de ces dernières décennies, ce qui n'excuse en rien Bouveresse auteur de *Prodiges et vertiges de l'analogie* d'avoir, sur les points qui viennent d'être signalés, porté atteinte à la décence et à la logique, ce contre quoi il aurait dû, lui qui ne cesse de brandir sa propre vertu comme un drapeau, être mieux que quiconque prémuni.

Ceci amène à revenir à ce qui est au coeur du débat, à savoir l'existence d'un "style de pensée" collectif que ses effets néfastes rendraient digne d'être combattu avec la plus extrême ardeur, et même au besoin avec des armes aussi suspectes de mauvaise foi que celles de la parodie, la vitesse de propagation de l'épidémie justifiant que l'on recoure sans y regarder de trop près à tous les remèdes qui s'offrent à portée de la main pour la stopper. En quoi consiste au juste ce "style de pensée" ? Quelles sont les caractéristiques qui, en profondeur puisque son action est réputée souterraine, permettent de l'identifier ? Le titre complet de l'ouvrage de Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie - De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, l'indique d'emblée. La post-modernité et son style de pensée sont marqués par un usage intempérant de l'analogie, marque de fabrique des "belles-lettres" et de leurs fallacieux prestiges, élaborés à coups de prodiges et de vertiges, auxquels s'opposent les solides et stables vertus de la scientificité revendiquées, elles, par des esprits sérieux et lucides qui ne s'en laissent pas conter. Abuser des belles-lettres, autrement dit se payer de mots à volonté, ou bien se contraindre à un examen sérieux du contenu des questions traitées, donc se confronter à des problèmes réels en se donnant les moyens de les résoudre, comme le font les savants professionnels : là serait le dilemme de base auquel la pensée contemporaine est confrontée, ce qui la condamne à se scinder entre deux partis adverses, celui des amis complaisants de la forme, qui tiennent le haut du pavé sur la scène théorique française et sur son double américanisé, et celui des austères desservants du contenu, condamnés à tenir les seconds rôles, comme celui de professeur dans une institution aussi maltraitée dans l'estime collective que le Collège de France. La France du Second Empire avait pour la première fois introduit dans l'organisation de l'instruction publique le régime de la "bifurcation", qui, à un certain moment de leur parcours scolaire, mettait les élèves dans l'obligation inconnue auparavant de choisir entre deux voies : faire des études littéraires ou des études scientifiques, en vue, disons

pour simplifier, de devenir avocats ou ingénieurs, ces deux activités étant en principe soumises à des cultures et à des régimes de savoirs hétérogènes, donc devant être assimilés de façon séparée : au fond, c'est ce même présupposé qui soutient l'analyse de Bouveresse, lui-même pur produit des filières littéraires de l'enseignement français, converti sur le tard, et de façon toute symbolique, aux authentiques valeurs de la rigueur scientifique, et ayant de ce fait obéi aux exigences propres au système de la bifurcation en suivant le chemin de croix d'une personnelle conversion qui ne semble pas, cependant, lui avoir apporté la sérénité et la paix de l'âme.

Voici donc ce que Bouveresse écrit, sur le ton de déploration qui lui est propre, au sujet du "style de pensée" qu'il poursuit de sa vindicte :

"Malheureusement, le bel esprit de notre époque, perverti par ce que Schiller appelait l'"abus des belles formes" dans la pensée et amolli par la jouissance immodérée des effets littéraires, semble finir souvent par perdre tout intérêt pour le contenu proprement dit... Nous vivons une époque où, en philosophie et dans la pensée en général, l'imagination prétend de plus en plus détenir et même détenir seule le pouvoir législatif lui-même et ne traite plus la raison que comme une simple exécutante de ses volontés... Je dirais volontiers que nous subissons aujourd'hui tous les inconvénients du remplacement systématique des normes cognitives par des critères qui sont toujours en dernière analyse de nature plus ou moins esthétique." (p. 59)

Sur quelles justifications s'appuie ce diagnostic sans appel ? Essentiellement sur des citations reprises à des folliculaires comme Roger-Pol Droit ou Roland Jaccard, - Bouveresse lit beaucoup trop les journaux, ce qui est manifestement mauvais pour sa santé -, dont les opinions philosophiques n'intéressent que ceux qui le veulent bien et y engagent leur temps, leur argent et leur responsabilité. Mais que représentent en réalité de tels "auteurs" qui n'écrivent que pour l'instant présent, et oublient le lendemain ce qu'ils ont soutenu la veille, sans prendre même le risque que leurs lecteurs s'en aperçoivent, ce qui fait craindre que leurs productions intellectuelles personnelles n'aient guère de postérité avouable ? Sans doute, un certain goût public, dont les inclinations oscillent au gré de la mode qui fait et défait les réputations, comprenons qu'elle les défait suivant les mêmes mécanismes par lesquels elle les a faites, suivant une logique d'auto-dévoration dont rien n'autorise à affirmer qu'elle soit quelque chose de très nouveau, car elle fonctionnait déjà bien avant d'être assistée par la Grande Presse génératrice d'illusions en tout genre, comme celles que Balzac décrivait dans *Les illusions perdues*, et que, dans un tout autre contexte, Platon semblait anticiper dans le cadre de sa polémique contre les Sophistes, illusions dont il vaut finalement mieux rire, en s'en tenant aux aspects comiques de la chose, que pleurer. Les médias étalent en pleine page et à largeur d'écran une enfilade de bêtises plus monumentales les unes que les autres : la belle affaire, le naïf étant, la chose découverte, de s'en étonner, comme s'il n'y avait pas là une nécessité dont on n'est pas près de se débarrasser dans des sociétés où la culture est devenue produit de consommation et article de loisir, ce qui ne s'explique pas seulement par la mauvaise volonté de ses usagers, mais relève des mécanismes de fonctionnement de ces sociétés !

Qu'est-ce qui permet d'assimiler journalisme et "abus des belles-lettres" ? Et que faut-il entendre au juste par "belles-lettres" ? Il semble que Bouveresse adopte à cet égard une perspective extrêmement restrictive et pessimiste, puisque le seul écrivain qu'il cite au passage comme représentant de cette tendance est Philippe Sollers, auquel quelque'un d'un peu cultivé et averti sera réticent à accorder sérieusement la dignité réelle de littérateur, à moins d'abonder dans le sens d'une conception déceptrice et négative de l'activité littéraire qui, sous cette condition, ferait effectivement d'un écrivain, ou plutôt d'un écrivillon, aussi nul que Sollers son digne représentant. Et qu'on ne vienne pas dire que la nullité se vend bien et que c'est un scandale ! Car tout

élève d'école de commerce, ce genre d'établissement où se forment aujourd'hui les chefs de gouvernement, sait que ce n'est pas la qualité réelle de la marchandise qui fait vendre mais l'image fallacieuse qu'on lui invente en vue de la faire passer pour ce qu'elle n'est pas, par exemple les productions d'un Sollers pour de la littérature : et tant pis pour ceux qui se laissent attraper à de tels leurres et qui s'empoisonnent en consommant les nocives potions que leur administre, pour ne pas le nommer une fois encore, l'exécrable Sollers !

Bouveresse, par ailleurs lecteur assidu de Musil, un vrai écrivain celui-là, nous a habitués à un peu plus de sérieux. Il est vrai qu'il se refuserait sans doute à ranger son auteur fétiche sous la rubrique "belles-lettres", ce qui du même coup permet de mieux comprendre ce que signifie à son point de vue cette appellation qui obéit à une arrière-pensée manifestement dépréciatrice. Se ranger sous la bannière des belles-lettres, ce serait cultiver librement l'analogie et l'à peu près qui permettent de faire prendre les vessies pour des lanternes, ce à quoi se refuse un esprit rigoureux comme l'est justement Musil, qui ne pratique pas ce genre de farces et attrapes, et n'est pas non plus obsédé par le désir effréné de plaire, mais défend une conception exigeante de la littérature qui, à sa manière, la rapproche des démarches de la science : et on pourrait parler à cet égard, en prenant cette expression dans un sens différent de celui où elle est employée d'habitude, d'une "littérature scientifique" en tout opposée à l'esprit délétère des belles-lettres.

Toutefois il est clair, et Bouveresse ne remet pas ce point en discussion, que littérature et science, si elles peuvent apparenter leurs démarches, sont néanmoins des activités de type complètement différent, donc non susceptibles d'être assimilées directement l'une à l'autre : même si, comme on peut l'admettre, toutes deux participent à la recherche de la vérité, il demeure qu'elles n'empruntent pas la même voie pour mener cette recherche, puisque l'idée de démonstration et de vérification (ou de falsification) est privée de sens en littérature, alors qu'on ne voit pas comment la science pourrait en faire l'économie, à moins de sombrer dans l'espace indistinct des "grands récits" dont parle Lyotard. Alors, que faut-il entendre par "littérature scientifique" ? Certainement pas une littérature prenant la science pour objet ou pour matériau, de manière à proposer de ses résultats ses propres versions agrémentées ou à porter sur eux des appréciations par définition déplacées, ni non plus une littérature prenant la science pour modèle, en s'efforçant d'en transposer les procédures telles quelles dans son champ, comme si on pouvait directement faire de la littérature avec de la science, et réciproquement. C'est plutôt en référence à un certain esprit de la science, épris de rigueur et de clarté, averti contre les illusions engendrées par le désir de séduire à tout prix et les compromissions ou les fausses connivences auxquelles celui-ci engage, qu'il faut admettre que les démarches de la littérature et de la science puissent à l'occasion être jusqu'à un certain point nouées, comme c'est le cas chez un écrivain comme Musil, ou comme Brecht, bien que ce dernier ne fasse pas apparemment pas partie du panthéon littéraire de Bouveresse où les places sont réservées et extrêmement chères à acquérir. Ceci confère à la notion de "littérature scientifique" un caractère extrêmement limitatif et restrictif, donc critique, qui permet de tracer une nette ligne de démarcation entre deux sortes de littératures ne relevant pas des mêmes critères d'évaluation : il est clair que ce qui peut paraître recommandable au point de vue de l'une est au contraire sans valeur à celui de l'autre, ce qui rend inévitable de choisir entre ces deux orientations qui sont inconciliables.

Il ne faudrait donc pas croire qu'en dénonçant "l'abus des belles-lettres", Bouveresse se pose en adversaire de la littérature : simplement il défend une conception de celle-ci dont les belles-lettres sont à ses yeux le déni ou la caricature. Et on peut le suivre lorsqu'il met ainsi en avant l'idée d'une littérature qui ne soit pas de pur

divertissement, ou comme on dit de consommation, et qui participe à sa manière, et à hauteur égale, à l'entreprise de la connaissance, à condition de préciser, comme il serait sans doute prêt à l'admettre sans difficulté, qu'il y a aussi, mais sur de tout autres bases, un plaisir de la connaissance, ce qui prévient le risque qu'une littérature amie du savoir et respectueuse de ses contraintes, comme celle initiée par Queneau par exemple, ne prenne fatalement la forme d'un fastidieux pensum. Soustraire la littérature et l'idée qu'on s'en fait, en la pratiquant en tant qu'auteur ou lecteur, à la juridiction exclusive de l'esthétique et au culte démagogique du beau, qui risque de la faire tomber au niveau d'un agréable passe-temps ou d'une occupation de loisir privée de toute espèce de nécessité, est une opération saine dans son principe, à laquelle il n'y a rien à objecter, de même qu'il n'y a rien non plus à objecter à la démarche parallèle qui consiste à libérer la science de l'image utilitaire qui lui colle à la peau dans le contexte de régimes sociaux où elle est réduite au statut d'une force productive à côté des autres, dont les performances sont soumises aux mêmes exigences de rendement et aux mêmes critères de validité qu'elles : une conception esthétisante de la littérature a son pendant dans la conception pragmatiste de la connaissance scientifique, et il va de soi de les rejeter ensemble, pour autant que les représentations de la science et de la littérature qu'elles dispensent sont également réductrices.

Mais est-ce une raison suffisante pour faire de l'abus des belles-lettres le révélateur d'un style de pensée qui ravage notre époque dans ses profondeurs, et compromet les démarches de la philosophie dès lors que, comme on peut le soupçonner à la suite de Sokal et Bricmont qui en auraient fourni la démonstration, elle cède en masse aux prodiges et aux vertiges de l'analogie ? C'est ce pas que franchit Bouveresse lorsqu'il écrit :

“On pourrait sans doute appeler, faute de mieux, “littéarisme” ou peut-être, plus exactement “littéaro-philosophisme” la tendance à croire qu'un résultat scientifique ne peut devenir réellement profond et important qu'une fois que l'on a réussi à en donner une version littéraire (*belletristisch*, dirait-on en allemand)...” (p. 125)

Et il juge cette idée suffisamment importante et centrale à son propos pour en faire le thème du texte de quatrième de couverture où sont concentrés les enjeux principaux de l'ouvrage :

“A côté de l'abus de pouvoir “scientiste”, il en existe un (le “littéarisme”) qui consiste à croire que ce que dit la science ne devient intéressant et profond qu'une fois retranscrit dans un langage littéraire et utilisé de façon “métaphorique”, un terme qui semble autoriser et excuser presque tout. Au lieu d'un “droit à la métaphore”, on devrait parler plutôt d'un droit d'exploiter sans précaution ni restriction les analogies les plus douteuses, qui semble être une des maladies de la culture littéraire et philosophique contemporaine.”

Ceci revient à présenter scientisme et “littéarisme” comme deux abus de sens inverse et réciproques l'un de l'autre. Etre scientiste, c'est tout ramener aux normes d'une science présentée comme ayant valeur en soi, dans l'absolu et de manière uniforme, ce qui la soustrait par avance à toute possibilité d'examen critique : donc c'est ne croire aveuglément qu'en la science, celle-ci étant élevée au rang d'une sorte de déité abstraite, indifférenciée, dont on peut tout attendre, tout, c'est-à-dire en réalité n'importe quoi, étant assuré qu'elle ne procure que des bienfaits, des avancées sur la voie toute tracée du progrès. Etre littéariste, ce serait, symétriquement, être convaincu que la mise en forme et la transposition d'un contenu quel qu'il soit, selon des modalités dont la métaphore offre le type exemplaire, peut être effectuée hors de tout contrôle, à titre d'essai créatif dont la liberté arrachée de haute lutte garantit la fécondité : métaphoriser, pratiquer sans frein l'analogie étant alors le moyen de faire surgir miraculeusement des rapports inédits qui font voir la réalité sous un nouveau jour, dont

le prix réside dans sa nouveauté, étant une fois pour toutes déposée l'exigence d'y regarder de plus près et de se demander si ce nouveau vaut réellement mieux que l'ancien qu'il vient supplanter. Et Bouveresse serait sans doute d'accord pour admettre que ces deux tentations extrêmes renvoient à la même idéologie du progrès, qui récuse en bloc les pesanteurs dont est créditée la tradition, celle-ci étant accusée de ne cultiver que ce qui, étant ancien, est du même coup périmé, et doit impérativement être remplacé.

La question qui doit nous retenir est de savoir si cette analyse, en elle-même non dénuée d'intérêt, s'applique à la conjoncture actuelle et permet d'en dégager les tendances profondes. Pour Bouveresse, cela ne semble faire aucun doute. Lorsque Debray étend les enseignements du théorème de Gödel à l'étude des systèmes sociaux, il est à la fois scientifique et littéariste : scientifique dans la mesure où il cherche du côté de la science une caution inattaquable, et littéariste dans la mesure où, du rapprochement ingénieux qu'il effectue entre des ordres de réalité manifestement très éloignés l'un de l'autre il espère tirer des vues inédites sur le vieux problème du statut social du sacré. La difficulté est que son scientisme et son littéarisme, loin de se conforter l'un l'autre, se détruisent, ce qui apparaît manifestement lorsqu'on regarde d'un peu près le contenu de notions comme celle de "système", de "consistance" et de "démonstrabilité", que seul un traitement superficiel a rendues aptes à opérer des rapprochements abusifs, et vides de sens. Ceci, on peut parfaitement l'admettre. Mais l'argument, qui suffit à démolir une entreprise comme celle de Debray, ne concerne que lui : et en concentrant sa relecture de la démarche de Sokal et Bricmont sur l'examen du cas Debray, Bouveresse s'est donné les moyens de boucler un raisonnement effectivement très solide, à condition toutefois qu'on n'en étende pas les conclusions hors de leur champ d'application. En effet, où trouverait-on chez un Derrida par exemple une identique collusion de scientisme et de littéarisme ? Celle-ci est suggérée par Bouveresse, mais n'existe que dans son imagination.

C'est pourquoi, revenons-y pour finir, l'idée d'un style de pensée collectif, marqué par l'abus des belles-lettres, et qui constituerait la pente à laquelle cèdent, sans même y faire attention, tous ceux qui, aujourd'hui, ne passent pas la plus grande partie de leur temps à lire et à citer Wittgenstein et Musil, ce qui finit par ressembler aussi à un rite religieux, dont ces deux auteurs n'auraient certainement pas manqué de s'étonner, ne peut sérieusement être retenue. Et, par ses ambiguïtés, elle témoigne du mauvais tour joué par Sokal et Bricmont, non seulement à leurs adversaires institutionnels, mais à l'exercice normal de la pensée, peut-être avec les meilleures intentions du monde, ce qu'on veut bien croire : mais l'enfer, comme on sait, est pavé des meilleures intentions.

Copyright Pierre Macherey